

Nous commémorons cette semaine *Yom azikaron* et célébrons *Yom aatsmaout*. La double *parasha* que nous étudions cette semaine y fait écho : *Akharemot* signifie effectivement « après la mort », en référence aux fils d'Aaron et *Kedoshim* « sainteté ».

La plupart du temps, on ne prend conscience de la sainteté d'une personne qu'après sa mort. Souvent, quand on allume la radio et qu'on entend parler positivement d'une personne, c'est qu'elle est décédée. Cette double *parasha* nous invite peut-être à envisager la *kedousha* inhérente à l'existence d'une personne **avant** que la mort n'intervienne.

Il est étrange de voir qu'*Akharemot* traite du service du grand prêtre, le jour de *Yom Kippour*. Il est question de l'homme le plus saint, dans le lieu le plus saint, le jour le plus saint. A priori, c'est ce passage qui devrait s'intituler *Kedoshim*. Pourtant, *Kedoshim* concerne le récit d'une vie sociale équilibrée et *Akharemot* est la *parasha* consacrée à la sainteté.

En ce sens, la *Torah* nous invite à prendre conscience que la sainteté est l'affaire de tous et non pas d'un seul homme et que nous la rencontrons là où il y'a de la vie. Ainsi la *kedousha* n'est pas ce qui vient après la mort concernant la personne décédée mais concernant ceux qui sont vivants et continuent de choisir la vie malgré la peine infinie.

J'ai été bouleversée en regardant un documentaire sur la famille Yaniv dont les deux fils ont été assassinés il y'a un peu plus d'un mois ... Mme Yaniv raconte qu'elle s'affaire pour préparer le gâteau d'anniversaire de sa fille de 9 ans car son anniversaire aura lieu malgré tout. C'est alors que des représentants de l'état sonnent. Ils viennent afin de savoir quelles inscriptions mettre sur la *matséva*. Madame Yaniv leur demande de patienter, elle n'est pas disponible car elle prépare un gâteau d'anniversaire et elle souhaite s'occuper d'abord des vivants....

Quelle force ! et si on sombre ? et si on ne porte pas cette force exceptionnelle ?

J'aimerais vous raconter l'histoire de Dalia Emmanuelof, la maman de Dvir, combattant tombé au front en 2009. Pendant *Oferet Yetsouka*, il appela sa mère pour lui annoncer que l'unité prévoyait d'entrer dans Gaza. Dvir fut le premier à périr au cours de cette opération. Quand Dalia

apprit la disparition de son fils, elle sombra dans un état de mélancolie extrême. De là, elle passa l'essentiel de ses journées dans la chambre de Dvir, sans pouvoir s'extraire de la douleur.

Pourtant, une *parasha* s'intitule *Akharemot* : il existe une vie après la mort. Cette vie, appelée à être juste et équitable, est placée sous le signe de *Kedousha*. La vie est censée triompher de la mort. Dalia, elle, ne parvenait pas à sortir des ténèbres. Les mois passèrent. Un jour, sa fille arracha sa mère du lit. Elle avait acheté des billets pour un spectacle. A contre cœur, Dalia accepta de l'accompagner. Avant de s'endormir, elle formula une prière absurde : pouvoir serrer son fils Dvir une dernière fois dans ses bras. Le jour du spectacle, elle suivit sa fille, à contre cœur bien sur. Dans la salle de représentation, un petit garçon aux cheveux blonds et bouclés lui sourit. Ils se mirent à discuter. Le petit garçon indiqua sa mère d'un geste en expliquant qu'il avait un nouveau petit frère. Comment s'appelle ton petit frère ? demanda Dalia. Dvir, répondit le petit garçon. Dalia resta interdite. Ce nom n'est pas si commun que ça. Elle se dirigea vers la mère et la félicita pour la naissance de son bébé.

C'est un prénom particulier, concéda la mère. A l'époque de la grossesse, on m'avait annoncé des diagnostics effrayants. En rentrant chez moi, je découvrai que l'opération militaire avait commencé à Gaza. Un premier soldat du nom de Dvir, venait de tomber. J'adressai alors une prière à *Hashem* : donne-moi un enfant en bonne santé, je lui donnerai le nom de ce soldat.

Dvir est mon fils, répondit Dalia.

La mère lui tendit son bébé en disant : « tu mérites un câlin de Dvir. » A peine quelques heures avant, Dalia avait espéré un dernier câlin de son fils. Voilà que par une voie détournée, son vœu se réalisa. Les mères sont restées intimement liées et témoignent ensemble de cette heureuse rencontre. *Akharemot* : il existe un après.

Cette histoire nous rappelle les victimes tombées dans les guerres et dans le terrorisme mais aussi la capacité et le devoir de reconstruire sa vie.

Kedoshim traite de bout en bout des relations sociales, des liens humains, parfois difficiles mais essentiels. Or la vie, c'est être en lien.

En mai dernier, alors que j'accompagnais les mamans en Israël, au cours du voyage Momentum, on eut la chance de rencontrer Myriam Peretz. Il y a deux ans, elle était candidate aux présidentielles. Elle nous reçut au *har Hertzl*. Près de sa chaise, deux tombes, les tombes de ses deux fils, morts au front. Le premier, Ouriel, est mort en 98, le second, Eliraz, en 2010. Elle sortit des photos de ses fils, sur lesquelles étaient inscrites des phrases qu'ils avaient l'habitude de dire. Elle raconta son histoire avec le sourire, avec de l'énergie et de la force. Ce fut une rencontre extraordinaire. Cette femme d'exception qui est éducatrice, est pleine d'humour et de vie. A l'occasion de *Yom Hazikaron*, elle écrivit un chant intitulé « la vie est plus forte que tout ». Elle raconta notamment que lorsque son fils Ouriel revenait de mission, il était souvent couvert de *kotsim*, d'épines. Avec la somme de toutes ces épines, disait-il, on pourrait fabriquer un tas d'un mètre carré. Mais ce ne sont pas n'importe quelles épines, ce sont les épines d'*eretz Israel*. Au cours de ses interventions, Myriam Peretz dit qu'elle échangerait toutes les fleurs du monde contre les épines d'*eretz Israel*. Ce genre de rencontres nous rappelle qu'après la mort, *Akharemot*, nous devons nous sensibiliser à la sainteté, *Kedoshim*.

קדושים תהיי, nous dit le texte, soyez saints. Ce terme de *kadosh* se retrouve pour qualifier le *shabat*, à distinguer des autres jours, ou encore le mariage-*kidoushim*. Une femme mariée devient effectivement *mekoudeshet*, différente des autres femmes. La sainteté est donc liée à une idée de **séparation**. Comment faire pour devenir saints ? Pour être saint, la *Torah* exige simplement de nous de mener une vie morale, notamment dans nos relations, que ce soit vis-à-vis des pauvres, des personnes âgées, des employés ou de la famille. Soyons *kadosh*, c'est la *Torah* qui nous le demande. Mais comment peut-on formuler une telle injonction ? אֶל-כָּל-עַדְתַּי וְיִשְׂרָאֵל c'est l'ensemble de la communauté d'Israël qui est concernée par cela.

Comment se fait-il qu'il faille se rassembler alors qu'être *kadosh* implique justement une séparation ? Le Hatam Sofer nous délivre un commentaire extraordinaire de ce passage. « On peut se référer à ce qu'a écrit le Chovot HaLevavot concernant les vertus de l'ascèse et de l'isolement : la volonté divine n'est pas que nous soyons ascètes, en allant

dans des endroits sans êtres humains, dans les déserts, les forêts afin de s'interroger et comprendre les actions d'Hashem. La volonté divine est que l'homme aime les créatures, se lie avec elles, afin de leur rendre intelligible et compréhensible la Torah d'Hashem. Grâce à cela, l'homme les approche de la Torah. Si c'est là sa seule intention, en se liant avec les humains, son cœur s'attachera à Hashem. Toutefois, il faut s'isoler des plaisirs de ce monde, et c'est là la forme d'ascétisme qu'a choisie Hashem. Tel est le sens de «Soyez saints » - « Tenez-vous complètement à l'écart ». Nous pourrions à tort, interpréter cette directive comme faisant référence à l'isolement physique. Par conséquent, il a été ordonné que ce passage soit prononcé en assemblée, pour que l'on soit isolé mais en même temps, au milieu des êtres humains. La raison à cela, selon Rachi, est que «la plupart des principes fondamentaux (gouf) de la Torah dépendent de Kedoshim.

ובא אהרן אל אהל מועד ופשט את בגדי הבר אשר לבש בבואו אל הקדש .

Rachi explique que l'essentiel du **corps** de la *Torah* se trouve dans *Kedoshim*. L'emploi du mot *gouf* qui signifie littéralement le corps, nous renvoie à notre corporalité, qu'il ne s'agit nullement d'ignorer. La *Torah* s'accomplit avec le corps (*gouf*). En d'autres termes, la proximité avec *Hashem* passe par la proximité avec les êtres humains et avec le corps. Nous sommes à l'opposé de la vision chrétienne de sainteté.

La *Torah* répond à nos interrogations au sujet du corps qui a tendance à nous envahir. Il existe à ce sujet des lois précises. Cela dit, pas question d'oublier le corps ou de croire que se lier à D. exige de s'éloigner de l'humain.

La Hatam Sofer poursuit, au sujet d'*Akharemot* qui comme nous l'avons dit, décrit le service du Cohen *gadol* le jour de *Kippour* :

« Aaron rentrera dans la Tente d'assignation » - le Temple. Le jour de *Kippour*, «il se dépouillera de ses vêtements de lin (*bigde ha-bad*) en entrant dans le *kodesh*. » *Bad*, de la même racine, renvoie à l'isolement. Après l'isolement qui durait sept jours et précède *Kippour*, le Cohen *gadol* doit se défaire de ses habits, soit ne plus se servir du fait d'être retranché. Il doit retirer ce trait de caractère. Le Cohen doit par définition être en lien avec tout le monde. Faire partie des élèves d'Aaron, c'est faire

le *shalom* autour de soi, autant que possible. Le peuple a d'ailleurs davantage pleuré la mort d'Aaron que celle de Moshe. Pour un dirigeant, il ne s'agit pas d'être inatteignable et éloigné mais au contraire d'être proche du peuple d'Israël. De nos jours, le rôle du *rav* et de la rabbanite est également de se montrer accessible et disponible. Pas question d'être dans des *bigdei ha-bad*, d'être isolé. Un *rav* doit continuellement créer et susciter du lien.

Hashem désire un monde de liens et de réciprocité.

Le corps et ses appétits ont tendance à nous envahir. Être aligné avec soi-même et les autres est de ce fait parfois difficile. En ce sens, notre *parasha* explore et interroge notre rapport au monde et aux autres. Comment traitons-nous l'indigent ? Lui laissons-nous un peu d'argent ou carrément une partie du champ afin qu'en labourant lui-même, il éprouve le sentiment du travail accompli ? Comment nous conduisons-nous dans l'univers du commerce ? Payons-nous nos employés à temps ? Beaucoup de patrons profitent de leur posture pour établir un rapport abusif. Quelle est notre rapport à la justice ? à la vérité ? au colportage ? à notre propre corps ? Cette *parasha* interdit notamment le tatouage et la mutilation. Comment traitons-nous les personnes âgées ? l'étranger ? Un long chapitre se consacre aussi à la sexualité. Le texte traite de la vie courante et des questions qui se posent au quotidien.

Nous nous situons dans la troisième semaine du *Omer*, qui est placée sous le signe de l'harmonie. La première était celle du *hesed*, la seconde celle de la rigueur. L'équilibre se situe dans le *emet* que cette troisième semaine poursuit. Accéder au *emet*, c'est se défaire de sa subjectivité propre. C'est là le travail d'une vie. La *parasha* de la semaine est d'une grande subtilité et nous invite à nous questionner et à mener un travail réflexif de chaque instant. Chaque rencontre, chaque personne, chaque individu qui croise notre route est un défi. Impliquons-nous dans le monde, mais en étant *kadosh*. C'est-à-dire impliquons-nous sans nous laisser engloutir par le monde. C'est à nous d'agir sur le monde et pas l'inverse.

Comment agir au sein du monde matériel sans se laisser maîtriser par lui ?

On peut comprendre l'envie de s'isoler au Tibet qui éviterait toute sortes de conflits.

Le Sforno commente une *Mishna* de *Avot*.

Une *mishna* dans le traité *Avot* présente trois domaines dans lesquels nous risquons de nous laisser submergés.

Rabbi Elazar dit : *הקנאה והתאונה והכבוד, מוציין את הן מן העולם*

La jalousie, les désirs (les appétits physiques) et la recherche d'honneurs sont les trois éléments qui extraient l'homme du monde.

Il s'agit de se méfier de ces trois éléments. Si on ne se maîtrise pas dans ces domaines, le monde nous engloutit et nous empêche d'être *kadosh*.

Le Sforno affirme que la soif dans ces domaines-là est sans limites. On peut être jaloux de n'importe qui et quoi que l'on possède. Le désir physique, comme en témoignent les différentes addictions qui existent, est inépuisable. Dans le domaine des honneurs également, on aime être valorisé sans limites. Dans ces trois catégories-là, l'arrêt doit donc venir de nous-mêmes.

Le Maharal commente *Avot* de façon passionnante. Selon ses précisions, l'homme est divisé en trois grandes parties : le corps, l'intellect et l'émotion. Ces trois parties ont en elles une forte volonté de conquête et d'appropriation que nous devons maîtriser. Du fait de ces trois éléments du *nefesh*, l'homme sort de ses propres frontières.

Commençons par le corps, la partie '*tivit*' comme l'appelle le Maharal. Quand le corps s'exprime de façon excessive et ne parvient pas à se nourrir de ce qu'il a, cela peut mener jusqu'à la débauche et la maladie.

Le domaine émotionnel – partie '*hiyounit*'- est également susceptible de s'exprimer de façon excessive. Les débordements d'émotions produisent de la jalousie voire de la haine.

Enfin, la troisième partie, la partie '*sikhlit*' intellectuelle peut également s'emballer. Cela produit un désir insatiable d'être honoré. La course aux honneurs est infinie et rien ne satisfait jamais le porteur de cette 'pathologie'.

Une autre *mishna* d'*Avot* précise que celui qui est vraiment digne d'honneurs est celui qui valorise les personnes qui l'entourent. Comprendre la valeur de chaque individu en tant que porteur de dignité humaine, est ce qui mérite véritablement les honneurs.

D'après le Maharal donc, ces trois domaines renvoient aux trois parties du corps évoquées. On

l'a dit, le risque encouru quand on ne maîtrise pas ces domaines tient au fait de sortir du monde, *יש לאדם יציאה בהן מן העולם*. Cela signifie que la personne, plutôt que de vivre sa propre vie et d'user des forces qui lui ont été données, se connecte à ce qui ne la concerne pas.

Dans les merveilleux mots du maharal : *כי על ידי אלו : ג' דברים הנפש של האדם יוצא מגבול שלו אשר ראוי לנפש. כלומר מפני שהוא, ולכך אמר לשון 'מוציאין אותו מן העולם' יוצא באלו שלשה דברים מן הגבול אשר ראוי לנפש, לכך יש לאדם יציאה בהן מן העולם*

Alors comment faire pour éviter ces 3 catégories de danger ?

La *Torah*, dans la *parasha* de *Kedoshim* nous délivre toutes sortes de réponses.

Concernant le corps, un chapitre entier est consacré aux interdits sexuels et se lit l'après-midi de *Yom Kippour*. Tout ce qui se situe à l'extérieur de certaines frontières fixées par la *Torah* est extérieur à l'épanouissement intime. La *Torah* détaille cela.

Au niveau du respect à s'accorder les uns les autres et de la valorisation, notre *parasha* insiste sur cette *mitsva* primordiale à travers le fameux verset :

וְאָהַבְתָּ לְרֵעֶךָ כָּמוֹךָ

Je remarque que les femmes ont plus de facilité à se valoriser entre elles. Je reviens d'un *shabat* plein qui a été organisé de façon très masculine, et je constatai combien la recherche d'honneurs accaparait ces hommes. J'ai passé tout un *shabbat* spectatrice des recherches de places et d'honneurs où ce qui était le plus valorisé et admiré était la réussite financière. Quelle tristesse...

Quant à la maîtrise du monde émotionnel, la *parasha* y consacre de nombreux versets. La jalousie, la haine, la détestation sont des émotions que nous avons effectivement du mal à réprimer. Les sentiments de convoitise de toute sortes nous sont interdits et sont explicités.

לֹא-תִשָּׂא – tu n'haïras pas

לֹא-תִלְוֶה רֵכִיל – tu ne colporteras pas

לֹא-תִקַּח וְלֹא-תִטֵּר – tu ne te vengeras pas et ne gardera pas rancune

Enfin, le texte s'achève sur ce verset que nous connaissons si bien : *וְאָהַבְתָּ לְרֵעֶךָ כָּמוֹךָ* : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Cette phrase universelle a été reprise par toutes les civilisations. Pour améliorer son univers émotionnel, nous dit ainsi la *Torah*, il nous faut découvrir le principe de

réciprocité. Il ne s'agit pas d'aimer l'autre comme soi.

Le mot *כָּמוֹךָ* est incroyable mais à lire avec soin. La notion de réciprocité s'y trouve tout entière. Pour mieux la comprendre, voyons ce passage qui est moins connu et moins commenté : *וְכִי-יָגוּר אִתְּךָ גֵר, בְּאֶרְצְכֶם--לֹא תוֹנוּ, אִתּוֹ*. Si un étranger vient séjourner avec toi, ne le malmenez pas.

Que ce soit pour les conflits entre communautés, au sujet des origines ou des pratiques religieuses, cette *parasha* nous rappelle à l'ordre. *כְּאִזְרַח מִכֶּם יִהְיֶה לְכֶם, וְאֶהְבֶּתָּ לוֹ כָּמוֹךָ*, *הַגֵּר הַגֵּר אִתְּכֶם, וְאֶהְבֶּתָּ לוֹ כָּמוֹךָ*, l'étranger sera un citoyen comme toi et tu as l'obligation de l'aimer comme toi-même. *כִּי-גֵרִים הָיִיתֶם, בְּאֶרֶץ מִצְרָיִם: אֲנִי, ה' אֱלֹהֵיכֶם*

Ai-je besoin de vous rappeler que vous étiez étrangers vous-mêmes en terre d'Égypte ? Le texte introduit le principe de réciprocité dans la relation à l'étranger.

Je suis l'Éternel votre D. Cette signature de D. qui se rappelle à nous intervient dix-neuf fois dans le texte de la *parasha*. La plupart du temps, nous connaissons l'injonction qui consiste à aimer l'autre comme soi mais on oublie de citer la fin du verset *אֲנִי, ה'*. Or citer le verset jusqu'au bout change tout. Tout le monde est d'accord pour accepter cette phrase a priori. Et puis, quelqu'un nous fait du mal et on a un du mal à l'aimer. L'amour du prochain se limite à notre subjectivité. Face aux cas pratiques, on voit souvent les choses bien autrement. Aimer son prochain n'est pas une belle maxime. C'est un ordre divin. Étant soumis à Sa parole, que cette parole nous arrange ou non, nous sommes tenus de l'observer. L'avantage du cas de l'étranger est qu'il nous parle. Il n'y a pas si longtemps, nous tous étions des étrangers. Cela fait 2000 ans que le juif erre dans le monde. Avant cela, nous rappelle le texte, nous étions étrangers en Égypte.

En convoquant notre propre état d'étranger, la *Torah* nous place dans une posture de **réciprocité**. En réalité, quelle que soit la situation donnée, nous sommes toujours dans un rapport de réciprocité. En général, les problèmes qui se posent interviennent avec les gens que l'on fréquente.

Ce terme de *כָּמוֹךָ* nous invite à retrouver la posture de face à face et nous rappelle le double mouvement qui a cours dans la relation. Les notions de réciprocité et de loyauté se jouent

systématiquement entre deux personnes. Être loyal, c'est valoriser une relation, au nom des échanges qui y ont lieu. Nous avons tous en nous une sorte de balance qui compare ce qu'on donne à ce que les autres donnent. Nous sommes toujours plus ou moins redevables dans une relation. De là découle une éthique relationnelle. Le sentiment de trahison, est produit par une mise à l'écart injustifiée. Ce sentiment est terrible et provient d'une carence dans la réciprocité du lien. La *Torah* nous propose de réfléchir à nos relations qui oscillent toujours entre les moments où on donne et les moments où on reçoit. L'équité n'est pas la mise à zéro mais l'équilibre entre le respect accordé à l'autre et la volonté d'être respecté. Quand on a été lésé, ce qui arrive, la revendication (la vengeance, le regret, l'amertume) a tendance à abîmer la relation.

A ce sujet, le *Talmud* dans *Shabat* raconte une merveilleuse histoire. Vous le savez, il existait l'école de Shamay, très stricte (d'où le mot chamoiller) et celle d'Hillel (dont mon fils qui ne se chamoille jamais, hérite... 😊).

Hillel reçut un homme qui souhaitait se convertir. Il sortait de chez Shamay auquel il avait adressé la requête suivante : « convertis-moi en m'enseignant toute la *Torah* sur un pied. » On peut comprendre ce passage au sens littéral : l'homme en question n'aurait pas de temps à y consacrer. On peut aussi l'entendre au sens figuré : quel serait le principe fondamental de la *Torah* ? Shamay le repousse avec sa règle d'architecte. (la règle fait référence ici à la nécessaire précision dans la construction d'une maison ou d'un individu)

L'homme frappe à la porte d'Hillel et lui adresse la même question. דַּעְלָהּ סִגְיָ לְהַבְרִיךָ לָא תַעֲבִיד – זוּ הִיא כָּל הַתּוֹרָה כּוּלָּהּ

Ce que tu détestes, ne le fais pas à l'autre, c'est là toute la *Torah* entière, va et étudie. Pour être dans le monde et dans sa compréhension, pour connaître ses propres frontières, il faut étudier. Par contre, le principe général de la *Torah* tient à la notion de réciprocité. La semaine dernière, nous avons parlé des dangers de la médisance et de la nécessité de se sensibiliser à l'autre. Il existe des personnes peu sensibles. Mais à minima, nous dit Hillel, trouve un point commun entre toi et le reste de l'humanité afin d'assainir les relations que l'on a avec autrui. Regarde autour de toi, demande-toi avec combien de personnes tu es en conflit et prend

toi en main. Le plus petit dénominateur commun qui existe entre toi et les autres, c'est ta propre émotion. Ce n'est pas suffisant puisque nous différons les uns des autres mais c'est déjà un point commun. Si chacun faisait attention à ne pas faire aux autres ce qu'il ne supporte pas, les relations s'apaiseraient déjà beaucoup. Se demander comment réagir s'il s'agissait de moi à la place de l'autre permettrait d'éviter un bon nombre de conflits. **Toute** la *Torah* dans son ensemble se trouve dans ce principe.

Pourquoi Hillel précise t il que c'est le principe général de TOUTE la *Torah* dans son entièreté ?

Le Gaon de Vilna explique que chaque bébé dans le ventre de sa maman a une bougie sur le front, image de la *neshama* en lui. Au cours des neuf mois, depuis le ventre de sa mère, il apprend et connaît l'ensemble de la *Torah*. Il l'oublie lors de la naissance.

Notre rôle sur terre consiste à la réapprendre. Chaque matin, nous prions pour recevoir **notre** part de la *Torah*. Il faut comprendre que nos âmes sont liées les unes aux autres. En fonction des tribus d'Israël et d'autres éléments, notre sensibilité diffère et nous consacre une certaine part de la *Torah*. Cela se voit dans la diversité des approches et des cours de *Torah* qui nous intéressent. A chaque génération, de nouveaux dévoilements de la *Torah* apparaissent. Si tu écorches une relation, tu te privas de l'enseignement que la personne peut t'apporter. Tu n'as donc plus accès à la *Torah* dans son entièreté. Au-delà du *shalom*, l'unité est nécessaire pour accéder à une compréhension du monde complète, soit à une multitude de sensibilités. Va et étudie, c'est l'injonction qui consiste à aller et à développer sa propre part. Ne fais pas à l'autre ce qui t'est détestable, c'est l'injonction de ne pas se priver de ce dont les autres sont porteurs. Sans tous les visages, sans tous les échanges et les angles d'approche qu'on rencontre de la *Torah*, elle ne peut être complète.

Le message de notre *parasha* est pluriel : ne nous isolons pas et faisons preuve de réciprocité et de loyauté dans notre rapport aux autres.

Reprenons maintenant les premiers mots de la *parasha* :

דַּבֵּר אֶל-כָּל-עֵדוּת בְּנֵי-יִשְׂרָאֵל, וְאָמַרְתָּ אֲלֵהֶם--קְדוּשִׁים תִּהְיוּ
Parle avec l'assemblée d'Israël et dis-leur, soyez saints.

La Paracha par Mariacha

Réciprocité et loyauté

Ah'aré Mot - Kédochim, Paris, Vendredi 28 avril 2023 20h43 – 21h56

essentielle

אִשׁ אָמוֹ וְאָבִיו תִּירָאוּ, וְאֶת-שַׁבְּתֹתַי תִּשְׁמְרוּ: אָנִי, ה' אֱלֹהֵיכֶם
Révérez, chacun, votre mère et votre père, et observez mes sabbats : je suis l'Éternel votre Dieu.
Il est intéressant de voir que la parasha s'ouvre sur le modèle du tryptique : sois *kadosh*, crains tes parents et respecte le *shabat*. En d'autres termes, être *kadosh*, c'est faire preuve de loyauté vis-à-vis de ce que la *Torah* nous demande : agir dans le monde tout en restant soi-même.

Cela se tisse dans le lien avec les parents : nous devons être loyaux vis-à-vis de notre histoire. Si tes parents t'ont transmis le judaïsme, tu te dois d'en faire autant. Quels que soient nos parents, le seul moyen de rendre un tout petit de ce que nos parents nous ont donné en nous mettant au monde, est de continuer leur œuvre, en transmettant la *kedousha*. Sois *kadosh*, sois loyal à ton histoire.

Aussi, ajoute la *parasha*, sois loyal à toi même. Le *shabat* nous permet cette loyauté-là. Une fois par semaine, nous nous coupons effectivement du monde et de sa transformation. Nous nous déconnectons du monde, d'Instagram, de tout ce dont disposent les autres, pour nous connecter à nous-mêmes. A l'image du *Omer*, durant *shabat*, nous devons nous souvenir combien ce que nous détenons est précieux. C'est ce jour-là que nous pouvons développer notre part dans la *Torah* et ce que nous sommes, intérieurement. Notre *parasha* nous assure que la *kedousha* est à portée de main. Le *shabat*, nous déconnectons mais nous nous connectons aux autres. On s'invite, on se fait inviter. Si on se vexe à l'idée de n'avoir pas été invités, rappelons-nous que nous sommes appelés à être *kadosh*. Quand on ne se sent pas valorisé, il faut valoriser ce qui est. Quand on pense n'avoir pas assez, il est essentiel ce se recentrer sur tout ce que nous avons.
C'est là toute l'idée de *Kedoshim*.

Chabat Chalom !

Mariacha Draï

Zivoug – l'âme soeur de:

- Myriam bat Hava
- Ilana bat Hava
- Carla Esther bat Rivka
- Alexandre Shimon Arie ben Kohava
- Shirel Danielle bat Nathalie Rahel

Pour l'élévation de l'âme de:

- Josette Gnouna bat Lucie Simha
- Eric Arie ben Khamous
- Rahel bat Simha
- Joseph ben Mordekhai Halevy
- Louisa bat Léa
- Moché ben Mricha
- Anaëlle Mazal bat Nelly Aviva
- Bertoune Messaouda bat Simha

Réfoua chéléma – Guérison de:

- Hava bat Turquia
- Moche Nethanel ben Rachel
- Romy Rahel Hana bat Stéphanie Liat
- Noa Esther bat Hanna
- Eitan Schlomo Ben Myriam
- Eythan Refael ben Léa rahel
- Levana bat Malka
- Haim ben Yossef
- Carly Sarah bat Haya Simha
- Esther bat Cohava
- Shalom ben Cohava
- Habib ben Esther
- Keren Déborah bat Rivka Salma

Pour la réussite de:

- Chalom ben Perla
- Noah Abraham ben Julia Lisa
- Annael bat Corinne Rahel
- Angie Sarah bat Eden
- Moshé ben Myriam
- Alexandra Esther bat Myriam
- Anouk Elisheva Adèle bat Nathalie Rahel
- Moché ben Haim
- Yossef ben Nina
- Éthel Rivka bat Nina
- Binyamin Yona Yehouda ben Shimon

Zera chel kayama:

- Rivka bat Rina